

## Le Minotaure (6 novembre 2015)

Le Minotaure aurait-il les pieds dans l'eau ? C'est avec cette appréhension que je me suis approché de cette gigantesque sculpture de Jens Boettcher un jour de dérive du Doubs à partir de l'accès à l'île Saint-Pierre par le pont de la République : un chemin pavé mène vers l'extrémité occidentale de l'île jusqu'aux abords du pont Robert Schuman (désormais Denfert-Rochereau) où, sans transition, il devient une jetée qui passe sous le pont. Je vois déjà que le Minotaure est au sec lorsque je fonde à travers une colonie de canards pour prendre place devant lui. À 18h15, le paysage s'achève en aval de la rivière et le ciel est encore peuplé des bancs de nuage qui avaient relayé les fleurs du soleil peu auparavant : mon premier regard, appuyé, le saisit pour assister à sa lente dissolution dans l'obscurité de la nuit ; après, j'observe la tour de la Pelote, belle et vaive, en contrebas à droite l'affluent de la Mouillère caché par un ouvrage en béton dont la raison d'être m'interroge, à sa gauche la superbe perspective du chemin qui monte le long du glacis jusqu'à la tour Carrée. Mon regard balaye ensuite le quai de Strasbourg et sa rangée de beaux immeubles jusqu'un peu au delà du pont Battant : c'est principalement eux que je ferai danser tout à l'heure par toute la vie qu'ils accueillent. En effet, l'autre rive du Doubs offre à la vue des bâtiments qui semblent éteints à cette heure-ci, au delà du parking des Beaux-Arts, sauf le grand siège du Crédit Agricole qui fait tâche et dont la grande enseigne lumineuse m'accueille.

À 18h30, la lune se dévoile. C'est la pleine lune aujourd'hui et son apparition est comme une rencontre : c'est ensemble que nous ferons danser la ville. Mais je n'étais déjà pas seul puisque j'avais toujours derrière moi le Minotaure parfois je m'en assure en me retournant, en levant le regard vers ses cornes devant, vers son énorme buste derrière ; j'apprendrai le lendemain que le sculpteur, à 92 ans, est toujours en vie. Ma danse est d'abord une invitation à la ville de se dégoûter. Moi-même je suis un immeuble, tanté sur mes deux jambes, mais les genoux, le bassin, la colonne, les cervicales, la tête étudient inégalement leur liberté à transmettre la poussée du sol. Je suis immobile, mais je vis pleinement l'organisation de mon poids à travers tout mon corps (comme comme la « petite danse » de Steve Paxton) et je me relie aux fondations de tout le bâti qui m'entoure, qui fait fi du magma terrestre, de la mappe phréatique, du flottement pour s'arrimer fermement à la terre. Ma danse part de ces mouvements internes pour les adresser à la ville et participer à ses mouvements internes qui lui permettent de s'ajuster. Pour m'adhérer à toute la ville, je fais le tour du Minotaure, et je me rends compte du soutien du pont auquel je m'adosse : lui aussi, il s'agit de le faire danser.

C'est alors que surgissent, par amas, des groupes de coureurs et coureuses, amas aussi par la lumière de leurs frontals : ils arrivent de loin, du pont Battant et partent au loin, vers la promenade Micoud, comme des mille-pattes. Cette puissance sourde et muette de la course dirimée peut-être ma danse finale, dans laquelle j'oppose à l'apparente immobilité de la ville la vibrationnante agitation de ma vie,